

# **L'OPINION ET LA FOULE**



Gabriel Tarde

**L'OPINION ET LA FOULE**

Présentation de Frédéric Brahami

DUNOD  
POCHE

Mise en pages : Nord Compo

**NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :**



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Dunod, 2024  
11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff  
[www.dunod.com](http://www.dunod.com)  
ISBN 978-2-10-085639-8

## NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Le texte proposé ici est entièrement établi sur la première édition parue en 1901. Ainsi le lecteur aura-t-il enfin accès à une version non mutilée de *L'opinion et la foule*. J'ai choisi d'en respecter la ponctuation malgré son caractère étrange pour nous : prolxivité des virgules, usage des tirets en début de phrase et des majuscules en milieu de phrase pour marquer un concept (la Presse, l'Opinion, etc.). Le lecteur verra bien vite que le rythme très parlé que Tarde donne à son propos n'est pas sans importance. J'ai restitué la numérotation originale des sections qui scandent chacun des chapitres. Enfin, bien que la façon dont Tarde renvoie aux œuvres qu'il cite ne corresponde pas à nos pratiques académiques actuelles, j'ai voulu la maintenir telle qu'elle est dans l'édition originale.

F. B.



## PRÉFACE

« Les sociétés ont pris leur dernière forme ;  
on n'y change plus rien qu'avec du canon et des écus,  
et comme on n'a plus rien à dire au peuple sinon,  
*donnez de l'argent*, on le dit avec des placards  
au coin des rues ou des soldats dans les maisons ;  
il ne faut assembler personne pour cela : au contraire,  
il faut tenir les sujets épars ; c'est la première maxime  
de la politique moderne. »

Jean-Jacques Rousseau

Une longue peur habite la France au XIX<sup>e</sup> siècle, la peur de la dissolution sociale. C'était alors une évidence partagée à gauche comme à droite que la Révolution française, ayant détruit jusqu'au tissu des croyances et des mœurs de l'Ancien Régime, avait érigé l'individu en principe unique des institutions nouvelles. Le primat des droits subjectifs était censé avoir détaché les hommes de leurs devoirs envers une société que l'individualisme finirait inéluctablement par réduire en poussière. Les contre-révolutionnaires d'abord, et très vite à leur suite les socialistes et les positivistes, formulèrent ce qu'on pourrait appeler « l'axiome de la dissolution ». Cette peur se doublera bientôt d'une autre, symétrique inverse : la peur de l'uniformisation des existences, de la disparition des individus, fondus désormais en une seule et même masse.

L'axiome de la dissolution sociale se double ainsi d'un axiome de l'abolition de la personne dans l'indistinction du tout.

Triomphe de l'individu absolutisé où se défait la société, disparition du sujet autonome par fusion dans la masse, ces deux craintes, qui donnèrent aux sciences sociales naissantes le problème qu'il leur faudrait résoudre, dérivent également d'une ambiguïté constitutive de la démocratie moderne, fondée autant sur la liberté de l'individu doté de droits imprescriptibles que sur la souveraineté du peuple. Certes, du point de vue idéologique, l'articulation institutionnelle de l'individu et du peuple, telle qu'elle est établie par la déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, ne pose aucune difficulté théorique. Le peuple politique n'est en effet que la somme totale des citoyens, déclarés libres et égaux en droits à l'article premier de la déclaration, l'égalité ne signifiant rien d'autre ici que l'égalité distribution des libertés. Seul est réel l'individu ; le peuple, dont l'existence est juridique et non sociale, n'a pour sa part de réalité que nominale – sa souveraineté résultant du dénombrement des voix, jusqu'à la moitié plus une. L'individu devient unité abstraite et le nombre vaut raison.

Très vite pourtant – à partir de Tocqueville, disons –, il est apparu que l'institution de la liberté *de tous* reposait sur la proposition tacite que les hommes sont semblables. En régime aristocratique, la liberté n'était pas attribuable à tous parce que les hommes ne s'y percevaient pas comme des semblables. Dans une société où la hiérarchie est naturalisée, les uns valent par essence plus que les autres, et l'idée même d'une égale liberté y est inconcevable. Pour qu'il soit seulement possible de la poser en principe suprême et de la distribuer à tous, il faut que la

liberté s'ordonne à l'égalité des semblables, égalité socialement construite puisqu'elle n'est pas universellement reconnue et moins encore valorisée. Ce qui implique que tout le dispositif institutionnel pensé précisément pour neutraliser politiquement les déterminations sociales (qu'il soit riche ou pauvre, savant ou ignorant, génial ou sot, un individu compte, comme les autres, pour une et une seule voix) se trouve en réalité tributaire des évaluations produites par nos sociétés modernes. C'est ainsi que derrière la souveraineté de façade du sujet de droit, règne en réalité d'un règne sans partage la masse homogène des semblables.

L'expérience révolutionnaire française du XIX<sup>e</sup> siècle atteste cette « dialectique » des revendications idéales de la liberté individuelle et de la souveraineté effective de la masse. Les émeutes de 1832 et 1834, le soulèvement de juin 1848 puis, surtout, la tragédie de la Commune font « voir » aux observateurs que le discours révolutionnaire d'origine et d'inspiration libérale individualiste se conjugue parfaitement avec l'action des foules. Ce sont les grandes Journées (14 juillet, 5-6 octobre 1789, 10 août 1792) qui ont fait la Révolution française autant et plus que les grandes déclarations de principe. Or, à mesure qu'on avance dans le siècle, le discours conservateur s'inquiète toujours plus de la puissance des masses, qu'il capte précisément dans les phénomènes de foule. Avec le Tocqueville des *Souvenirs* (rédigés sous la deuxième République mais publiés en 1893) et surtout avec le Taine des *Origines de la France contemporaine* (dont le premier volume est publié en 1873), se développe du côté du libéralisme conservateur une critique systématique de la Révolution française et de

son idéologie démocratique censée mettre en péril la liberté de l'individu<sup>1</sup>.

\*

Gabriel Tarde, qui publie *L'opinion et la foule* en 1901<sup>2</sup>, semble s'inscrire de droit fil dans cette tradition conservatrice. Il prend volontiers ses exemples chez Taine, cite avec faveur Sighele<sup>3</sup> et partage un certain nombre d'idées avec Le Bon. La foule révolutionnaire décrite par Taine reprend, en les exacerbant encore, les caractères que lui avaient donnés Rivarol et Burke dès 1790, Bonald et Maistre un peu plus tard. Imperméable à la raison, aveugle et furieuse, elle ne sait que détruire ; ivre de sa toute-puissance, elle abolit dans l'esprit de ses membres tout sentiment de responsabilité. Envieuse, enragée, meurtrière, elle est encore et surtout délirante. La foule disloque l'esprit et supprime toutes les barrières morales érigées par le lent travail de la civilisation. Avec Taine, un ton est donné, un schème aussi : les foules, celles de 1789 et de 1792, de juin 1848, de la Commune, sont le fruit amer d'une société décomposée où les individus, privés d'institutions solides et affranchis des mœurs civilisées, ne peuvent plus agir qu'en meute. On le voit, la démocratie n'est pas pour Taine un régime politique émanant d'une société d'individus autonomes mais le régime qui, déchaînant les foules sur lesquelles il est en réalité fondé, fait proliférer des individus littéralement affolés, ramenés à la brutalité de leurs instincts primitifs. Réduit au statut d'une foule elle-même réduite à sa sauvagerie supposée, le peuple, entité pathologique par nature, se trouve chez Taine destitué de toute légitimité politique. Mais si *Les Origines de la France contemporaine* ont pour but de récuser l'idée que le peuple soit sujet du politique,

l'ouvrage ne propose aucune sociologie des foules<sup>4</sup>, et servira plutôt de réservoir d'exemples aux théoriciens qui suivront, Sighele, Le Bon, Tarde enfin qui, apparemment, adhère sans réserve à cette vision des choses.

Ses descriptions de la foule n'ont rien à envier au tableau cauchemardesque dressé par Taine. À ses yeux, les foules « se ressemblent toutes par certains traits : leur intolérance prodigieuse, leur orgueil grotesque, leur susceptibilité malade, le sentiment affolant de leur irresponsabilité née de l'illusion de leur toute-puissance, et la perte totale du sentiment de la mesure qui tient à l'outrance de leurs émotions mutuellement exaltées<sup>5</sup> ». Souffrant de monoïdéisme<sup>6</sup>, les « foules ne sont pas seulement crédules, elles sont folles<sup>7</sup>. » On ne s'étonnera donc pas de trouver sous sa plume des propos qui ne brillent ni par leur hauteur morale ni par leur sérieux scientifique : « par son caprice routinier, sa docilité révoltée, sa crédulité, son nervosisme, ses brusques sautes de vent psychologiques de la fureur à la tendresse, de l'exaspération à l'éclat de rire, la foule est femme<sup>8</sup> ». Pourquoi s'infliger aujourd'hui la lecture de tels textes, dont l'intérêt pour l'historien ne fait aucun doute mais qui ne semblent pas susceptibles de nous aider à nous comprendre nous-mêmes ?

C'est que les choses sont moins simples qu'il n'y paraît. Car si, de Taine à Le Bon, la foule est perçue comme l'envers infernal de la société, comme un symptôme de décivilisation, il n'en est rien chez Tarde, pour qui la foule n'est l'agent d'aucun effondrement, mais relève de plein droit du social, et porte en ce sens une signification politique irréductible. Partant d'une description des foules identique à celle qu'il trouve chez Taine, Tarde en évalue tout autrement le statut – pour dire le moins.

Il n'y a en effet pas chez lui de devenir-foule du peuple. C'est dans sa polémique avec Le Bon que ce point apparaît le plus clairement. Le Bon ouvre sa *Psychologie des foules* par ces sombres propos :

Sur les ruines de tant d'idées, tenues pour vraies jadis et mortes aujourd'hui, de tant de pouvoirs successivement brisés par les révolutions, cette puissance [de la foule] est la seule qui se soit élevée, et paraisse devoir absorber bientôt les autres. [...] Aujourd'hui les revendications des foules deviennent de plus en plus nettes, et tendent à détruire de fond en comble la société actuelle, pour la ramener à ce communisme primitif qui fut l'état normal de tous les groupes humains avant l'aurore de la civilisation. Limitation des heures de travail, expropriation des mines, des chemins de fer, des usines et du sol ; partage égal des produits, élimination des classes supérieures au profit des classes populaires, etc. Telles sont ces revendications<sup>9</sup>.

On ne saurait être plus clair : la foule (dont on sait maintenant qu'elle est chez lui l'autre nom du communisme) est cette souveraine qui, dévorant toutes les institutions sociales pour nous faire revenir à une sorte d'état de nature, annule l'histoire. Tarde, qui entretient avec Le Bon une polémique serrée dans *L'opinion et la foule*, ne le cite explicitement qu'une seule fois, pour porter le fer au cœur de la thèse fracassante du médecin. Alors, avait écrit celui-ci, « que nos antiques croyances chancellent et disparaissent, que les vieilles colonnes des sociétés s'effondrent tour à tour, l'action des foules est l'unique force que rien ne menace et dont le prestige grandisse toujours. L'âge où nous entrons sera véritablement *l'ère des foules*<sup>10</sup>. » À quoi le sociologue rétorque que la « foule est le groupe social du passé » et qu'il ne saurait par conséquent accorder

au « vigoureux écrivain, le Dr Le Bon, que notre âge soit “l'ère des foules”<sup>11</sup>. »

Non seulement Tarde s'inscrit en faux contre ceux qui sont pourtant à maints égards ses prédécesseurs, mais il a rassemblé ses articles en un volume qui traite de l'opinion, des publics et de la conversation *pour* insérer la foule dans un ensemble de phénomènes sociaux qui seuls permettent de l'appréhender comme il se doit. La foule ne saurait être isolée ni comprise en elle-même comme un objet social autosuffisant. Il le dit d'ailleurs explicitement dans l'avant-propos : le dernier chapitre, qui traite plus spécialement de la foule, ne vient pas couronner l'ouvrage, dont il n'est qu'un appendice<sup>12</sup>.

Il ne faut pas s'y tromper, dans *L'opinion et la foule*, Tarde destitue la foule de son statut d'objet scientifique. Non qu'il n'en fasse la théorie, au contraire. Comme tout le reste, la foule obéit à des lois que la sociologie peut mettre au jour, les lois de l'imitation, mais par là même elle n'est justement plus l'entrée privilégiée d'une sociologie qui se veut sérieusement attentive au devenir des sociétés.

Même son caractère le plus proprement pathologique, le fait qu'elle agisse sous hypnose<sup>13</sup>, ne suffit plus à la distinguer spécialement des modalités dites normales des rapports sociaux. Car selon Tarde ce n'est pas seulement l'élément d'une foule, c'est l'homme social en tant que tel qui vit dans un rêve. Assujetti en permanence à la suggestion, l'homme social est un somnambule. C'est ce qu'il avait affirmé en 1890 dans *Les lois de l'imitation*, dont le chapitre 3 pose la question cruciale : « qu'est-ce qu'une société ? » Réponse : la société est un rêve collectif, une hypnose généralisée. « L'état social, comme l'état hypnotique, n'est qu'une forme du rêve [...]. N'avoir que des idées suggérées et les croire spontanées ; telle est l'illusion

propre au somnambule, et aussi bien à l'homme social<sup>14</sup>. » La proposition, qu'on pouvait à la rigueur admettre (à l'époque) pour les sociétés antiques, celles des Égyptiens, des Spartiates ou des Hébreux, dont les membres se croyaient naïvement autonomes, est plus difficile à accepter pour nos sociétés modernes. Mais en vérité, précise Tarde, la seule chose qui distingue à cet égard notre société égalitaire de ces sociétés où règne le sacré, « c'est que la magnétisation y est devenue mutuelle pour ainsi dire<sup>15</sup>. » C'est donc bien à tort que nous nous flattons d'être autonomes et plaignons les anciens d'avoir été aliénés ; nous le sommes au même titre qu'eux, et sans doute à un plus haut degré. La foule ne jouit pas seule du privilège infâmant d'être suggestible. N'étant qu'une forme parmi d'autres des rapports sociaux, elle n'ouvre aucune perspective pertinente pour comprendre le destin des démocraties, qui reposent sur la prééminence des publics, eux-mêmes à la fois produits par et producteurs de l'opinion.

Ce qui empêche que la foule ne soit cette force prédatrice qui dévorerait dans sa furie le corps social, c'est une propriété apparemment triviale, capitale en réalité : sa volatilité. La foule est éphémère. Elle « ne saurait grossir au-delà d'un certain degré, marqué par les limites de la voix et du regard, sans se fractionner aussitôt ou sans devenir incapable d'une action d'ensemble. [...] Elle est [...] incapable de s'étendre au-delà d'un faible rayon ; quand ses meneurs cessent de la tenir *in manu*, quand elle cesse d'entendre leur voix, elle s'échappe<sup>16</sup>. » Les peuples ne s'attroupent pas tout le temps ; la mobilisation des foules peut être aussi intense qu'on voudra, elle retombe inévitablement assez vite. Les semaines, les mois et les années ne sont pas faites de journées insurrectionnelles et de mises à sac, d'émeutes et de carnages.

Les plus nombreuses et les plus meurtrières des foules ne dévasteront jamais qu'une infime parcelle du territoire national. Aussi, l'idée d'une puissance souveraine de la foule est-elle littéralement fantasmatique.

\*

Tel qu'il ressort des constructions de Taine et de Le Bon, l'objet « foule » n'existe tout simplement pas. Leur fascination pour les foules naît bien sûr de leur révolusion devant les atteintes qu'elles portent à la propriété, mais plus profondément elle résulte de leur ignorance des vraies sources du pouvoir *souverain*.

Souveraine, la foule ? parce qu'elle serait désormais la plus grande force, l'anomalie sauvage à laquelle aucun pouvoir légal ne pourrait résister ? Outre que la proposition est contredite par les faits, elle est théoriquement fausse. Pour Tarde en effet, ce n'est pas parce qu'il est le plus fort que le souverain est souverain, c'est parce que sa force s'enveloppe de *prestige*<sup>17</sup>. Ce n'est pas à la force que les hommes se soumettent, c'est au prestige qu'ils s'abandonnent, volontairement, amoureusement même. Car personne jamais n'obéit volontairement à la force nue. Or le souverain n'est tel que d'être accepté, désiré, voulu. Le peuple ne plie pas à plus fort que lui, il s'offre à ceux qu'il admire et vénère.

On a beaucoup dit – c'était un beau thème à développements oratoires – qu'il n'y a rien de plus enivrant que de se sentir libre, affranchi de toute soumission à autrui, de toute obligation envers autrui. Et, certes, je suis loin de nier ce sentiment très noble, mais je le crois infiniment moins répandu qu'exprimé. La vérité est que, pour la plupart des hommes, il y a une douceur irrésistible inhérente à l'obéissance, à la crédulité, à la complaisance quasi-amoureuse à l'égard d'un maître admiré<sup>18</sup>.

Dans leur immense majorité, les peuples ne cherchent nullement un pouvoir qu'ils ne songent seulement pas à exercer. Ils sont bien sujets du politique, mais sur un autre mode que celui de l'exercice du pouvoir. Il est vrai que la foule se grise de sa propre puissance, mais précisément parce qu'elle est si forte au jour de l'attrouplement elle ne saurait s'ériger en souverain. Sa cécité, sa compacité, son monoïdéisme, sa puissance même annulent la distance nécessaire à l'émergence du prestige<sup>19</sup>. Et ce n'est certes pas son meneur, qui n'est au mieux que le roi d'un jour, qui possède en lui de quoi s'ériger en souverain.

La vérité, c'est qu'il existe dès l'origine deux types hétérogènes de groupements sociaux : la horde, qui n'est que la foule en marche, et la famille<sup>20</sup>. Le pouvoir ne vient pas des transformations de la foule mais des évolutions de la famille. Qu'il soit matériel, vital ou social, l'être se définit par un élan qui ne vise à rien d'autre qu'à se répéter indéfiniment, conformément à sa loi constitutive. Cet expansionnisme anarchiste ne disparaît jamais, et quand les organismes se carapacent et que les sociétés s'abritent derrière d'épaisses murailles, c'est par nécessité et non en vertu de leur poussée intérieure. La vie comme telle, la société comme telle, ne sont pas par nature destinées à s'organiser ; l'élaboration des formes et des normes qui les structurent n'est jamais pour elles qu'un détour inévitable : « c'est pour se répandre encore davantage et se défendre contre les ennemis apparus ou prévus, que la communauté se consolide en corporation hiérarchisée, que le tissu se fait organe<sup>21</sup> ».

Agir et fonctionner, pour l'être vivant ou social, c'est une condition *sine qua non* de conservation et d'extension [...] à laquelle il a d'abord suffi de se multiplier en exemplaires

uniformes pour se développer quelque temps. Mais ce que veut la chose sociale avant tout, comme la chose vitale, c'est se propager et non s'organiser. L'organisation n'est qu'un moyen dont la propagation, dont la répétition générative ou imitative, est le but<sup>22</sup>.

Toutes les propriétés de ce tissu social sauvage qu'est une foule la rendent incapable de jamais s'organiser vraiment. Aussi est-ce dans la famille que le pouvoir souverain prend sa source. La famille constitue en effet la seule structure sociale intérieurement faite de force et d'amour, de la plus grande force et du plus grand amour, pourrait-on dire. Les parents sont réellement tout-puissants par rapport à leur progéniture, dont la survie dépend d'eux ; et si quelque chose comme un pouvoir absolu existe, c'est bien celui des parents sur leurs enfants. Ne suffit-il pas qu'ils s'en désintéressent pour que ceux-ci meurent très vite ? Le droit de vie et de mort trouve ici son sens le plus plein. Sauf que cette toute-puissance est ordinairement mise au service des enfants. Or la synthèse familiale de la force et du soin fait naître l'amour des enfants pour leurs parents, un amour mêlé de crainte qui bientôt devient respect et vénération. La famille fournit la matrice de toute organisation hiérarchique des groupes sociaux, parce que l'amour transfigure la force et lui confère ainsi son autorité. Telle est la structure élémentaire de la vie sociale, schème d'où va peu à peu se développer l'institution étatique. Sans la famille, on ne comprendrait pas que le souverain fût du tout aimé ; il ne serait craint qu'à mesure de la terreur qu'il exerce et renversé dès que possible, ce qui n'est que très rarement le cas. Ni souveraine ni source de la souveraineté, la foule n'est pas le vrai nom du peuple. Comme

groupe socialement constitué et comme entité politique, un peuple est par essence étranger à la logique des foules.

\*

Tarde ne traite donc en un sens de la foule que pour désensorceler ses contemporains. Elle lui sert avant tout à mettre en relief la vraie dynamique des sociétés modernes : notre âge n'est pas l'ère des foules mais celui du public. D'un certain point de vue, tout les oppose : foule et public fournissent les « deux termes extrêmes de l'évolution sociale<sup>23</sup> ». Ce qui définit la foule, c'est d'abord la coprésence physique de personnes réelles dont les corps se pressent (c'est le sens du mot foule), se compressent dans un même espace. Le public à l'inverse, même s'il peut bien être matériellement rassemblé (au théâtre par exemple, ou dans un meeting politique), se définit par sa dispersion. Les membres d'un même parti, les lecteurs d'un même journal, les citoyens d'un même pays, les fidèles d'une même religion ne se connaîtront jamais tous personnellement mais forment un même public, souvent très homogène et toujours plus homogène qu'une foule. En ce sens, le public est une « foule dispersée », c'est-à-dire aussi bien une « foule spiritualisée<sup>24</sup> ». On peut le définir comme « une collectivité purement spirituelle, comme une dissémination d'individus physiquement séparés et dont la cohésion est *toute mentale*<sup>25</sup>. » Contrairement à la foule, le public, affranchi de l'espace, est susceptible d'une extension indéfinie, au point qu'un même public peut recouvrir le monde entier (la chose s'est réalisée au XXI<sup>e</sup> siècle avec les publics globalisés des réseaux sociaux et des grandes plateformes télévisuelles).

C'est pourquoi Tarde estime que le public est né d'hier. L'Antiquité et le Moyen Âge l'ignorent. Sur l'agora ou

au forum, puis dans les églises, se rassemblaient certes des publics-foules, mais ils n'avaient pas encore la qualité essentielle des publics modernes : l'impersonnalité. Le public ne s'affirme vraiment que quand le journalisme est suffisamment développé pour qu'il puisse exprimer ou forger l'opinion. La presse repose elle-même sur trois innovations techniques récentes : l'imprimerie, le chemin de fer et le télégraphe<sup>26</sup>, conditions nécessaires à la diffusion rapide et lointaine des idées. Si le développement des postes, des routes, des armées permanentes et d'une culture de cour ne s'effectue pleinement qu'au xvii<sup>e</sup> siècle, c'est à la fin du xviii<sup>e</sup> et surtout au xix<sup>e</sup> que la presse déploie tous ses effets. Il est remarquable que ce soit cet arraisonnement technique du monde qui rende possible la spiritualisation des rapports sociaux dont le public est l'agent en même temps que l'effet. Grâce à la presse la société de plus en plus est une réalité mentale.

Non que Tarde soit aveugle aux effets nuisibles, souvent graves, de cette nouvelle puissance. On pourrait même dire qu'il transfère à l'opinion et aux publics, gouvernés par la presse, les maux dont Taine et Le Bon avaient rendu la foule responsable. Ainsi, si *les* journaux, par leur multiplicité seule, initient les hommes à la tolérance et à l'esprit critique, corrigeant heureusement l'intolérance et la crédulité des foules, *le* journal n'en risque pas moins de trop homogénéiser un public qu'il fabrique à sa guise :

L'homme d'un seul livre est à craindre, a-t-on dit ; mais qu'est-ce auprès de l'homme d'un seul journal ! Et cet homme, c'est chacun de nous au fond, ou peu s'en faut. Voilà le danger des temps nouveaux<sup>27</sup>.

De même, bien que la presse, facteur essentiel de l'opinion, permette aux esprits de desserrer le carcan de la